

—Ce n'est pas la peur ! C'est la fièvre jaune.

C'était la première fois que, depuis le commencement du fléau, ce mot terrible était prononcé. Tous les Espagnols de Hispaniola connaissaient de tradition cette peste effroyable, sœur jumelle du *vomito prieto*, et qui avait si cruellement ravagé le Brésil et le Chili pendant plusieurs années, et tout récemment la Barbade et la Martinique.

Aussi tous reculèrent-ils de terreur. Les cierges tombèrent de la main tremblante des pénitents. Le mot fatal circula à voix basse d'un bout à l'autre de la procession qui se déroulait comme un gigantesque serpent.

Les files des confréries s'éclaircèrent. Les chants cessèrent. Nul n'osait affronter la fièvre jaune, cette meurtrière invisible qui ne menaçait jamais, mais qui, pensait-on, mêlait son venin au souffle, au serrement de main, au contact des vêtements du premier venu.

Cette foule éperdue semblait paralysée. Elle avait peur d'elle-même. Un mot avait suffi pour isoler tous les cœurs. Ces curieux de supplices s'écartaient les uns des autres comme d'autant d'ennemis. Le son des cloches leur paraissait plus lugubre. Le peuple s'éparpilla silencieusement.

—Eusebio ! dit sévèrement le gouverneur don Christoval, vous avez eu tort de faire publiquement une pareille révélation. Maintenant il faut nous hâter d'en finir avec ces brigands !

Puis il ajouta à voix basse :

—Qu'on reprenne le chant des agonisants ! Eusebio a pu se tromper.

—Non pas ! non pas ! Voyez, monseigneur, comme le visage de l'Aventurier s'est couvert d'une teinte jaunâtre !

—La foule multiplie le danger, observa le prieur d'un couvent.

—La fièvre jaune se communique avec la rapidité de la foudre, monseigneur, ajouta le médecin de don Christoval.

Alors les prieurs s'éloignèrent sans attendre la réponse du gouverneur, et retournèrent avec tous leurs moines se renfermer dans l'enceinte de leurs couvents. Les confréries ont disparu. Le peuple s'est enfui.

Quelques hommes mal vêtus errent seuls encore sur la place. Don Christoval de Figuera n'est plus entouré que de ses *lanceros* immobiles.

Sur son ordre, ils s'avancent, d'assez mauvaise grâce vers le chariot d'où Joaquin Montbars et Jean David ne sont pas encore descendus.

Mais ce dernier, au même instant, sourit et leur dit :

—Approchez, mes braves, et faites vite. Autrement je vous échapperai comme Pitrius.

Les lanceros s'arrêtèrent. Il continue :

—Grâce à Dieu ! le sang gonfle mes yeux et bourdonne dans mes oreilles ! C'est la fièvre jaune qui s'annonce ! venez, mes braves ! que ma mort même soit fatale aux Espagnols ! venez ! la fièvre jaune n'attend pas !

A ces effrayantes paroles les lanceros se consultent du regard, hésitent et tremblent bientôt à leur tour devant ce condamné garrotté et sans force, qui chancelle et s'affaisse sur lui-même.

Plus il devient faible, et plus ils s'épouvantent. Plus la violence du mal le courbe et l'étreint, et plus ils reculent. Enfin, quand ils voient un sang noir jaillir de ses yeux et de ses oreilles, ils s'enfuient, laissant Joaquin debout, mais les mains liées, sur le chariot, entre ses deux compagnons pestiférés. Il reste là, frémissant d'impatience, mais conservant peut-être un espoir !

Don Christoval et Eusebio virent alors les quelques hommes épars sur la place se rapprocher d'eux. Le gouverneur s'écria :

—Ces mendiants seront peut-être plus braves que mes soldats et m'aideront à remplir mon devoir.

Mais Eusebio ayant entrevu le visage de l'un d'eux, répliqua aussitôt :

—Fuyons, monseigneur, ce sont des Frères de la Côte qui se sont introduits dans la ville, grâce au tumulte, en se déguisant sous ces haillons !

Le gouverneur resta interdit. Mais avant qu'ils eussent pu faire un mouvement, ils furent entourés, saisis, garrottés et enlevés par les aventuriers.

Joaquin se crut déjà libre. Les cordes qui serraient ses poignets allaient être déliées. Il cria d'une voix éclatante :

—A moi, à moi, frères ! à moi, vaillant Olonnais !

Car c'est l'Olonnais que Eusebio a reconnu, c'est lui qui commandait l'expédition.

Mais pour la première fois la terreur a effleuré l'âme des aventuriers. Ils regardent le mort et le moribond étendus à terre et pas un d'eux n'ose faire un pas en avant vers le funeste chariot.

—Qu'attendez-vous donc, mes frères ? reprit Joaquin avec surprise.

—La fièvre jaune n'est pas un ennemi que l'on puisse combattre avec les armes et le courage de l'homme, répond l'Olonnais en hésitant.

—Vous auriez peur, vous ! s'écrie le jeune homme d'un ton de doute douloureux.

—Ecoute, Montbars, continue l'Olonnais, nous ne sommes pas venus à San Fernando pour te délivrer, toi, mais pour sauver nos compagnons. Ne t'es-tu pas fait *marron* lorsque tu étais l'engagé de Michel-le-Basque ?

—Oui, réplique Joaquin.

—Tu as violé nos statuts, poursuit l'Olonnais. Nul de nous n'est obligé de te dévouer sa vie. Tu es condamné.

—Eux aussi ! murmure le malheureux. Fais-lui baisser sa tête sur sa poitrine avec résignation.

Les aventuriers se groupent, jettent un dernier regard d'hésitation sur le chariot et se disposent à s'éloigner.

Tout-à-coup Joaquin est frappé d'une idée nouvelle ; et s'adressant à l'Olonnais :

—Ecoute, maître, une dernière prière, s'écrie-t-il, en récompense de tous les services que j'ai pu vous rendre.

—Parle ! répond le filibustier.

—Dans la rue de San Isidro, continue Joaquin, il y a une maison clôturée. La porte en a été fermée, comme le couvercle d'un cercueil, sur une femme vivante, et cela par vengeance. Tu comprends ! se venger d'une femme, jeune, belle, innocente, c'est horrible ! n'est-ce pas ? Eh bien ! promettez-moi de rouvrir cette porte, promettez-moi de rendre à cette pauvre enfant l'air, la liberté, la vie !

—Ton désir sera accompli. Adieu, frère, réplique simplement l'Olonnais.

Et les Frères de la Côte s'éloignent à pas lents, ayant presque honte de leur faiblesse, mais dominés malgré eux par une crainte indéfinissable.

Ils regardent sans envie les tentures appendues aux murailles, les vases et autres objets précieux qui brillent sur les balcons solitaires, tout ce luxe étalé dans les rues silencieuses qui ressemblent à celles des villes mortes et enchantées des contes arabes.

Arrivés devant la maison clôturée, les Frères de la Côte s'arrêtèrent. Quelques coups de hache d'abordage l'eurent bientôt enfoncée.

Dona Carmen était restée immobile et presque égarée de désespoir sur son balcon. A la vue de ces gens déguenillés qui battaient la porte en brèche, elle crut qu'on venait la chercher pour la faire mourir, que Eusebio l'avait enfin dénoncée, et, en frissonnant, elle descendit l'escalier pour aller au-devant des aventuriers.

Quand l'imposteur la vit paraître, il se dit :

—Joaquin a cru la sauver, mais je puis encore la perdre. Senorita, ajouta-t-il avec son sourire sinistre, écoutez-moi !

—Il est mort, n'est-ce pas, s'écria la jeune fille, puisque vous souriez ainsi !

—Non ! Il est vivant, dona Carmen, mais il est encore enchaîné, prisonnier, condamné, seul sur le chariot de mort, à la place San Isidro.

Les aventuriers l'interrompirent en criant :

—Silence, bavard, ou le bâton te fera taire !

—En route ! commanda l'Olonnais. Chaque minute de retard peut nous devenir funeste dans cette ville pestiférée !

Eusebio ne put qu'ajouter :—Vous seule, señorita, pouvez oser le délivrer !